



THÉÂTRE

Une difficile histoire de fratrie à l'Usine C

Page E 3



ARTS VISUELS

Une vidéo qui effleure au Mois de la photo

Page E 8

LA CULTURE

La série propose des archives abondantes, comme c'est toujours le cas avec Ken Burns, mais aussi des histoires individuelles et des témoignages nombreux.



Ken Burns s'attaque à la guerre

Le célèbre documentariste montre que la Seconde Guerre mondiale a touché chaque ville, chaque rue, chaque famille américaine... et remodelé le monde

PBS entreprend la diffusion de la série de 14 heures et de sept épisodes dès demain soir. *The War* est soutenue par un livre, un coffret DVD, un CD, un site Internet et un effort pédagogique considérable touchant les écoles, les bibliothèques publiques, les musées militaires et la Library of Congress. C'est un des événements de la rentrée aux États-Unis.

PAUL CAUCHON

Aux États-Unis, 40 % des étudiants des *high schools* croient que, lors de la Seconde Guerre mondiale, les Américains ont combattu aux côtés des Allemands contre l'Union soviétique. C'est en lisant cette statistique stupéfiante que Ken Burns a décidé de faire sa série *The War*. « Cette perte de mémoire a quelque chose de terrifiant, dit-il. Et alors que chaque jour des vétérans de cette guerre meurent, des gens qui ont connu cette période et qui n'ont jamais transmis leur récit, j'ai pensé qu'il était urgent de le faire. »

Le résultat: une série de 14 heures et de sept épisodes, dont PBS entreprend la diffusion demain soir, pour continuer pendant deux semaines.

Pour la télévision publique américaine, c'est du jamais vu: le réseau a mis en place une campagne de promotion de 10 millions pour appuyer la série. *The War*, qui a nécessité six ans de travail, est également appuyée par un livre, un coffret DVD, un CD (avec musiques de Winton Marsalis et Norah Jones), un grand site Internet, et par un effort pédagogique

considérable, en collaboration avec les écoles, les bibliothèques publiques, les musées militaires, la Library of Congress. Bref, c'est un des événements de la rentrée aux États-Unis.

L'expérience américaine

Il faut dire que Ken Burns est une véritable star du documentaire. Il a réalisé des documents remarquables sur Mark Twain, Frank Lloyd Wright et l'expédition Lewis & Clark, mais il est aussi le réalisateur de trois grandes séries, *Civil War*, *Baseball* et *Jazz*, qui ont fait sensation sur PBS. *The War* veut raconter l'expérience américaine lors de la Seconde Guerre mondiale. Il ne s'agit donc pas d'une série sur l'histoire complète du conflit.

Bien sûr, comme Burns le rappelle, les civils américains n'ont jamais été directement menacés par les combats, contrairement aux Européens, et les villes américaines n'ont pas été bombardées. Mais la guerre a touché chaque ville, chaque rue, chaque famille, dit-il. Ce fut « le plus grand cataclysme de l'histoire humaine », avec 50 ou 60 millions de morts (on ne connaît jamais le chiffre exact), et elle a remodelé le monde. Les États-Unis, pays isolationniste qui se remettait alors de la crise des années 1930 et participait peu aux grandes affaires du monde, est sorti du conflit comme la plus grande puissance du monde, et elle l'est restée jusqu'à ce jour.

La série *The War* ne présente pas des entrevues avec des historiens ou des spécialistes militaires. Burns a plutôt choisi de laisser la parole aux gens ordinaires de quatre villes distinctes: Mobile en Alabama, Waterbury au Connecticut, Sacramento en Californie et Luverne au Minnesota. Le réalisateur voulait comprendre pourquoi, dans une petite ville de 3000 habitants comme Luverne, par exemple, « sans doute

l'endroit le plus sûr du monde à cette époque », dit-il, de jeunes hommes ont voulu risquer leur peau en s'engageant dans l'armée.

La série propose des archives abondantes, comme c'est toujours le cas avec Ken Burns, mais aussi des histoires individuelles et des témoignages nombreux. Il paraît que, lors du tournage, d'anciens soldats ont raconté pour la première fois leur expérience des combats devant leurs enfants (les adultes d'aujourd'hui) bouleversés.

Controverses variées

Il était inévitable qu'une telle série attire l'attention pour différentes raisons, et depuis plusieurs mois Ken Burns s'est retrouvé plongé, à son corps défendant, dans deux polémiques.

La première est très significative. Burns avait choisi de recueillir les témoignages d'hommes et de femmes, Blancs, Noirs, Américains d'origine japonaise et autres, mais au printemps dernier, des groupes de défense des Latinos ont protesté contre le fait qu'on ne trouvait aucun témoignage de Latinos ayant participé au conflit.

Burns a d'abord rejeté leurs accusations, brandissant sa liberté de créateur. Les associations sont revenues à la charge et l'affaire a pris de l'ampleur, occupant les pages des grands médias comme *The New York Times*. Au début de l'été, Ken Burns a finalement conclu une entente avec deux grandes associations, promettant d'inclure dans la version finale des témoignages d'anciens soldats latinos.

Cette polémique illustre la montée en force du pouvoir latino aux États-Unis, qui a vu dans la série un enjeu politique et historique, tenant absolument à s'inscrire dans l'histoire américaine.

La deuxième polémique, elle, semblera plus absur-



PHOTOS: SOURCE PBS



de à nous, Québécois, et elle a éclaté tout récemment. Début septembre, les médias américains ont fait état des craintes de plusieurs dirigeants de stations locales de PBS, parce que, dans la série, des soldats utilisent les fameux mots de quatre lettres, comme « fuck ». Il faut comprendre que la Federal Communications Commission (FCC), le CRTC américain, a le pouvoir d'imposer des amendes aux grands réseaux (mais non aux stations sur le câble!) pour l'utilisation d'un langage « inapproprié ».

Personne ne semble comprendre comment la FCC intervient. L'organisme fédéral a imposé des amendes à une station de PBS qui diffusait la série *Jazz* de Ken Burns, justement, parce que des musiciens utilisaient un langage « vulgaire », mais elle a décidé de ne pas en imposer à ABC après avoir analysé la diffusion du film *Saving Private Ryan*, où les soldats saccraient pas mal. Ne courant pas de risque, PBS vient d'annoncer qu'elle offrirait à ses 350 stations deux versions de *The War*, l'une étant expurgée des méchants « fucks ».

Cette polémique peut sembler risible, mais elle illustre à la fois le vent de conservatisme aux États-Unis et l'hypocrisie du « politiquement correct ». Comme le commentait Ken Burns lui-même, personne ne semble exprimer d'inquiétude devant les images de cadavres qu'on trouvera dans la série, mais les gros mots, eux, font peur...

Le Devoir

THE WAR

Une réalisation de Ken Burns présentée sur le réseau PBS; début dimanche le 23 septembre, 20h, suite lundi, mardi, mercredi, et la semaine prochaine.

Théâtre

Sylvie Drapeau en quête de lumière

HERVÉ GUAY

On la sent emportée par le rôle de Marie Stuart. Et pour cause: ils ont choisi la pièce ensemble. Elle, c'est Sylvie Drapeau. Lui, c'est Alexandre Marine. La patronne du Rideau Vert, Denise Filiatrault, leur a donné carte blanche: ils ont opté pour le drame romantique de Schiller.

Sylvie Drapeau ne tarit pas

d'éloges à l'endroit d'Alexandre Marine avec qui elle travaille pour la première fois. Elle aime qu'il parle très peu et qu'il lui demande tout de suite d'essayer ce qu'il propose. D'ailleurs, ils ont répété toute la pièce directement sur la scène du Rideau Vert, ce qui est rarissime. « Avec lui, raconte-t-elle, deux, trois jours de table [lectures] et on s'élançait. » En plus, il sait ce qu'il veut, dit-elle, il est clair, il est pré-

cis. On sent qu'entre Marine et la grande comédienne, le courant passe. Et pas qu'un peu.

Un chemin tracé

Déjà, à l'École nationale de théâtre, Sylvie Drapeau savait qu'elle allait faire du théâtre toute sa vie. Pas dans les détails, bien sûr. Elle ne savait pas quels rôles on allait lui confier. Mais le sentiment d'être destinée à la scène:

oui. Jouer, jouer, jouer, ainsi qu'elle résume elle-même son parcours. Avec quatre productions cette saison, son rêve continue de se réaliser. Elle fait ce à quoi elle estime que l'école l'a bien préparée. Elle passe « de grandes journées à travailler son instrument, à le blesser, à le réparer ». Elle aime par-dessus tout quand le corps est engagé dans l'action. À l'entendre, on croirait davantage entendre une dan-

seuse qu'une comédienne.

Le revers de son rapport privilégié à la scène, c'est de ne pas être devenue une favorite du petit écran ni une grande vedette de cinéma. Aucune trace de regrets cependant dans le regard de Sylvie Drapeau. Elle tourne tout de même un peu. Elle vient de finir *Borderline*, le film de Lyne Charlebois, inspiré du roman de Marie-Sissi Labrèche, ainsi que la télé-série *Nos étés*. Cepen-

dant, autant elle se sent comme un poisson dans l'eau sur une scène, autant le plateau de tournage lui résiste. Le temps n'est pas le même au cinéma.

« Juste dix jours de tournage. C'est une petite saucette comparativement au théâtre. Mais le film va vivre durant des années et risque d'avoir une plus grande résonance. »

VOIR PAGE E 4: DRAPEAU

CULTURE

THÉÂTRE

Une difficile histoire de fratrie

Le metteur en scène Kristian Frédéric revient à l'Usine C avec un texte troublant du dramaturge australien Daniel Keene

MICHEL BÉLAIR

C'est une histoire difficile, genre Caïn et Abel qui finirait mieux; même presque bien, en fait. Après y avoir mis beaucoup d'effort. Et beaucoup de temps...

Nous sommes à l'Usine C, dehors au soleil en cette fabuleuse matinée qui sent tout doux le début d'automne. Nous parlons de *Moitié moitié* du dramaturge australien Daniel Keene qui prend l'affiche mardi. Et ceux qui me racontent leur travail sur cette difficile histoire de fratrie, le metteur en scène Kristian Frédéric et le comédien Denis Lavalou, savent fort bien de quoi ils parlent puisqu'ils forment eux aussi une fratrie peu commune.

Ils se sont connus il y a un quart de siècle, à Paris, «sur» un spectacle — *Au-delà des statues*, un collage de textes du poète grec Georges Sèferis. Puis, ils se sont perdus de vue pendant 25 ans...

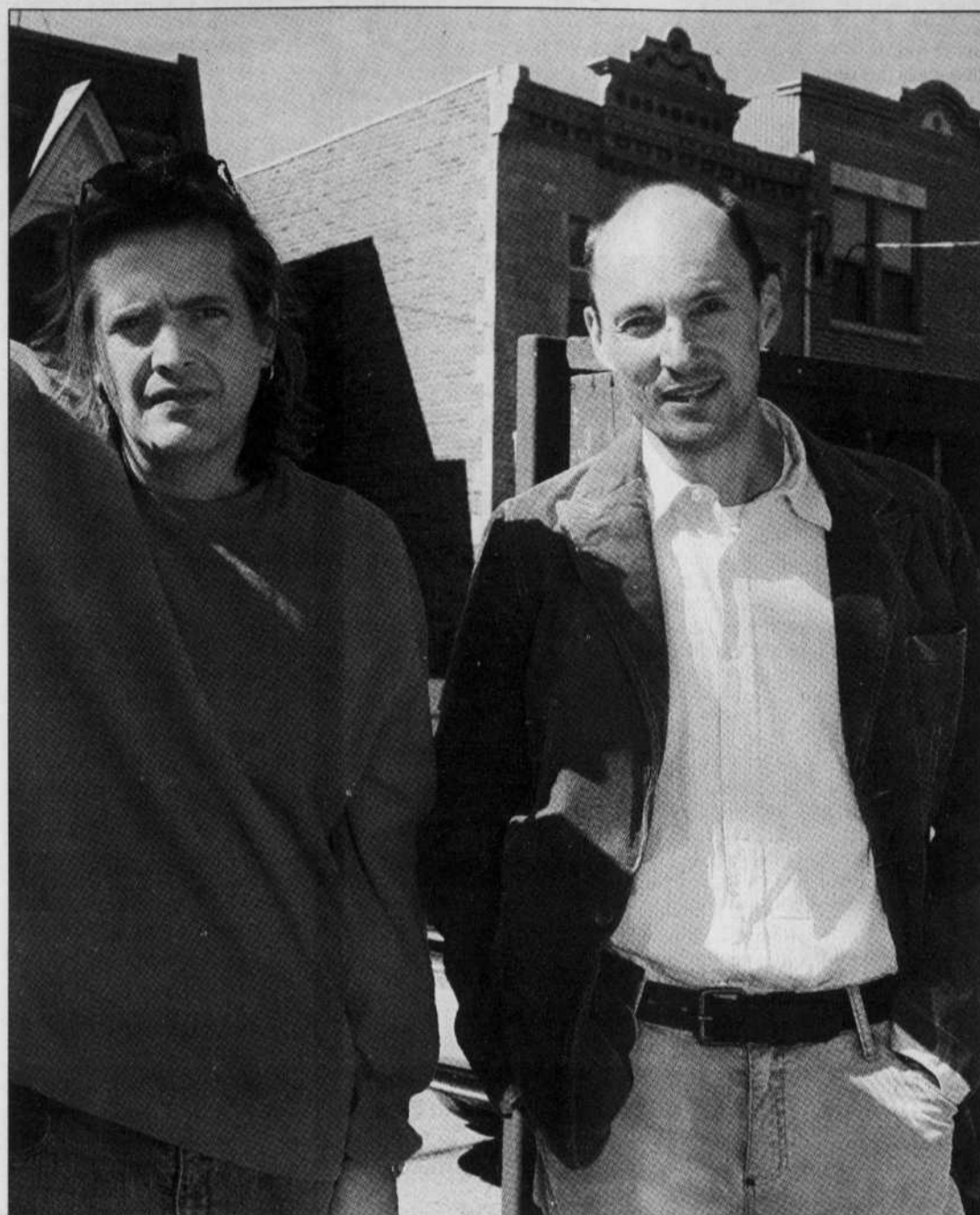
Frères ennemis

Les deux complices se sont retrouvés autour de *Big Shoot* de Koffi Kwahulé.

Frédéric a fait lire le texte à Lavalou (qui a agi plus tard comme dramaturge sur la production) alors qu'il présentait ici *La Nuit avant les forêts* de Koltès avec Denis Lavalou, à l'Usine, justement. *Big Shoot* a ensuite connu le succès que l'on sait, à Fred-Barry, en tournée en Europe puis en finale à l'Usine, et amené Kristian Frédéric à vivre et à travailler autant ici qu'à Bayonne, dans le Pays basque, où il dirige toujours sa compagnie Lézards qui bougent.

Denis Lavalou, lui, joue régulièrement sur les scènes montréalaises tout en signant aussi des mises en scène pour sa compagnie (le Théâtre complice)... ce qui l'a mené à l'univers étrange de Daniel Keene qu'il nous faisait connaître avec *Roche, papier, ciseau...* à l'Espace libre il y a deux ans. C'est lui cette fois qui a refilé le texte de *Moitié moitié* à Frédéric... qui s'en remet à peine. Les deux hommes auront travaillé près de trois ans à donner au texte de Keene la forme qu'on lui verra prendre mardi.

«C'est l'histoire de deux frères», raconte Denis Lavalou. *L'ainé*, qui a 20 ans de plus que son cadet, quitte brusquement la maison familiale et ne revient que dix ans plus tard après la disparition du père et de la mère: il faudra que les deux frères reconstruisent le lien. D'ailleurs, l'ainé va tenter de reconstruire physiquement l'espace pour leur permettre de s'ancrer dans quelque chose de neuf... Mais qui est vraiment ce frère? Qu'est-ce qu'on connaît vraiment des autres? Qui est l'Autre? Ce sont là des questions que Kristian a abordées avec Koltès et avec *Big Shoot* aussi; c'est en fait la troisième pièce de la «série caïnique» dans laquelle il est engagé



Le metteur en scène Kristian Frédéric et le comédien Denis Lavalou se retrouvent dans *Moitié moitié*, de Daniel Keene.

depuis près de cinq ans! Mais ce qu'il y a de frappant ici, c'est surtout que la pièce de Keene débouche sur une rédemption...

Frédéric poursuit. «Les trois dramaturges proposent en fait des réponses complètement différentes. Chez Koltès et Kwahulé, rien à faire: le rapport avec l'Autre est pour le moins trouble. Tout est fermé. Alors qu'ici, oui, on sent l'ouverture, la possible réconciliation... Mais avec sa «parole étouffée», comme dit Denis, j'avoue que le texte de Keene m'a donné beaucoup de fil à retordre; j'ai l'habitude des textes qui confrontent directement alors qu'ici c'est sous les mots et sous le rythme que tout se passe. J'ai mis beaucoup de temps à trouver un univers dans lequel incarner ce monde si différent du mien. J'ai tout au long eu

l'impression d'aborder une partie de moi que je n'avais jamais abordée. Une sorte de moi jamais questionné... En approchant le monde de Keene, j'ai beaucoup pensé à Loach, à Wenders, aux toiles de Francis Bacon et surtout à celles de Louis-Pierre Bougie [exposées dans le hall de l'Usine C durant le séjour du spectacle] avant de concevoir l'espace scénique

de la production: quelque chose qui soit à la fois réaliste et décalé...

Le metteur en scène y va d'une série d'images étranges pour décrire son malaise: il parle de «déséquilibres» et de «vertige», «de lenteur et d'urgence», du fait d'avoir été longtemps «gelé dans le vide» et de s'être vu comme «l'escargot sur une lame de rasoir» ou le «funambule bien en

équilibre sur son fil... «C'est ma 17^e mise en scène, mais c'est comme si c'avait été ma première!»... N'empêche qu'il conclut son envolée en soulignant le plaisir fou qu'il aura eu à travailler sur ce spectacle, en parlant de «passage obligé» et en se demandant ce qu'il faisait avant...

Un réseau

Petite pause. Le soleil se fait encore plus présent. L'amitié qui lie les deux hommes est palpable, tout comme le respect qui caractérise leur relation. Puis Kristian Frédéric revient sur le côté perturbant du texte de Daniel Keene. Il soulignera sa structure bizarre qui vient rythmer étrangement la pièce dont les scènes sont brèves, ponctuées par des noirs à répétition. Il parle de la «poésie en creux» du texte. Du fait qu'il fallait lui «répondre par un objet»...

Ceux qui ont vu *Big Shoot* ou encore la mise en scène de *La Nuit avant les forêts* comprendront tout de suite. Il y a dans le travail de Frédéric un lien direct avec les arts visuels. Comme si déjà, en entrant dans la salle et en voyant la scène, le spectateur percevait une sorte de malaise. Comme si, d'emblée, on le projetait au cœur même de l'argumentation de la pièce. Comme ça. Directo. Un don... Et des mois de travail, bien sûr, pour passer de la sécheresse claire du concept à quelque chose d'organique et de vivant que l'on perçoit tout de suite et qui porte l'histoire avant même qu'on la connaisse...

Denis Lavalou soulignera à son tour à quel point le non-dit qui habite le texte de Keene dans *Moitié moitié* «colle» à l'esthétique de Kristian Frédéric. «Les objets visuels de Kristian donnent corps aux forces telluriques mises en branle par les objets textuels de Keene, on le sentira tout de suite.»

A ces deux complices retrouvés s'en est greffé un autre, un Suisse, Cédric Dorier, comédien et principal animateur de la compagnie des Célébrants. Lavalou raconte qu'ils

ont fraternisé sur le plateau d'un Shakespeare «international» monté au TNM il y a quelques années — on se souviendra peut-être d'un inqualifiable *Hamlet* avec Charles Berling... — et qu'il a tout de suite pensé à lui pour le rôle du frère cadet. La complexité des trois hommes allait déboucher sur des choses fort intéressantes.

C'est que, en plus de nous proposer en première américaine ce texte de Keene créé à Melbourne en 2004 puis monté en France avec peu d'écho, ils ont aussi mis sur pied un formidable réseau.

Moitié moitié incarne le type même de la coproduction artistique à structure hybride. Frédéric, Dorier et Lavalou y ont investi les ressources de leurs petites compagnies et ils ont aussi fait participer toute une grappe de diffuseurs de spectacles travaillant à partir des mêmes défis de qualité et d'accessibilité. Une douzaine de coproducteurs sont associés au spectacle ici, en Suisse et en France et une bonne quinzaine de théâtres et d'institutions des trois pays ont aussi embarqué dans l'aventure. Déjà, 88 représentations sont réservées un peu partout...

Mais cela ne se termine pas là-dessus. Frédéric et Lavalou consacreront les 20 dernières minutes de l'entréevue à louer l'équipe de concepteurs ayant travaillé au projet. Tous y passent, de Charles-Anoine Roy à la scénographie à Nicolas Descoiteaux aux éclairages, en passant par Larsen Lupin à la trame sonore et Anne Séguin-Poirier aux costumes. Tous de «grands artistes» conclura le metteur en scène.

Invitant, non?

Le Devoir

MOITIÉ MOITIÉ

De Daniel Keene, mis en scène par Kristian Frédéric
À l'Usine C du 25 septembre au 13 octobre.

LE GROUPE DE LA VEILLÉE
présente dans une version pour la salle intime

Une trop bruyante solitude

de Bohumil Hrabal

Claude Lemieux s'empare de la prose sinueuse et imagée de Hrabal en nous forçant à oublier son caractère littéraire [...] une prestation éblouissante... c'est le rôle d'une vie. [...] le plus beau spectacle du Groupe de la Veillée, celui, en tout cas, où brûle le plus vivement l'amour de la littérature.....
H. Guay, *Le Devoir*

... remarquable interprétation de Claude Lemieux [...] il campe un Hanta magistral [...] lecture intelligente, respectueuse du célèbre roman. Téo Spychalski témoigne d'un regard personnel et aiguisé sur l'œuvre tchèque.
S. Despatie, *Voir*

À ne pas manquer, pour Claude Lemieux, pour sa performance d'acteur absolument admirable. Bravo à Téo Spychalski, responsable de la mise en scène.
F. Grimaldi, *Radio-Canada*

Claude Lemieux tient là sûrement l'un des rôles marquants de sa carrière.
M. Pogy, *Radio Ville-Marie*

Un direct au plexus: c'est ainsi que je définis la mise en scène de Téo Spychalski...
D. Laferrière, *La Presse*

Adaptation et mise en scène Téo Spychalski
avec Claude Lemieux
Tania Duguay-Castilloux et Marie-Daniel Lussier
Éclairages Mathieu Maril • Montage sonore Jean-Luc Thiévent
19 sept. au 13 oct. à 20 h 15
ON JOUE AU [PROSPERO]
1371, rue Ontario est
Billetterie (514) 526-6582 • Admission (514) 790-1245
jeudi 2 pour 1 (certaines conditions s'appliquent)

Le Théâtre PàP
everybody's
welles
pour tous
LE TRAITEMENT

Le Théâtre PàP

PRÉSENTE

DU 5 AU 20 OCTOBRE 2007

Le Traitement

DE MARTIN CRIMP_ MISE EN SCÈNE DE CLAUDE POISSANT

Avec Peter Batakiev, Félix Beaulieu-Duchesneau, Violette Chauveau, Amélie Chérubin-Soulières, Francis Ducharme, Catherine Larochelle, Widemir Normil, Gilles Renaud et Catherine Trudeau
Concepteurs_ Jean Bard, Angelo Barsetti, Nicolas Basque, Linda Brunella, Éric Champoux, Mathieu Giguère, Karine Lapierre et Dave St-Pierre

En coproduction avec le Festival de théâtre des Amériques
Gagnant de 4 Masques dont Production Montréal 2006

DU 23 OCTOBRE AU 3 NOVEMBRE 2007

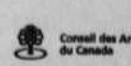
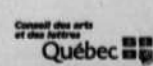
Everybody's Welles pour tous

DE PATRICE DUBOIS ET MARTIN LABRECQUE_ MISE EN SCÈNE DE PATRICE DUBOIS

Avec Patrice Dubois et Stéphane Franche
Concepteurs_ Martin Labrecque, Catherine La Frenière, Olivier Landreville, Larsen Lupin et Caroline Poirier

Gagnant de 2 Masques dont Production Montréal 2004

À ESPACE GO_ 514.845.4890



LE DEVOIR

USINE C
moitié-moitié
de Daniel Keene (Australie)
traduction de Séverine Magois
mise en scène de Kristian Frédéric
avec Cédric Dorier et Denis Lavalou
du 25 septembre au 13 octobre 2007
guichet 514.521.4493
admission 514.790.1245
www.usine-c.com | www.admission.com

CULTURE

THÉÂTRE

DRAPEAU

SUITE DE LA PAGE E 1

Mais c'est seulement dix jours dans ma vie. Alors que répéter, c'est ma maison. Je sais quoi faire. Je connais les codes. Sur un plateau de tournage, je suis aux aguets. J'essaie d'être comme les autres, de comprendre le système.»

Elle me raconte une anecdote qui lui est arrivée dans le passé. Lors du tournage d'une scène, elle pose une question relative à un déplacement dans une scène à laquelle elle participe. On lui réplique brutalement: «Toi, tu viendras quand on t'appellera.» Le théâtre est tellement différent, constate-t-elle. Rien de plus facile que de demander un éclaircissement au metteur en scène.

L'heure des choix

Actrice à qui on a confié de beaux rôles et qui a joué les meilleurs auteurs (Shakespeare, Racine, Goldoni, Ibsen, Strindberg, Wedekind, Cocteau, Beckett, Tennessee Williams, Michel Tremblay, Heiner Müller), Sylvie Drapeau dit qu'elle se sent à l'aise avec le fait qu'une interprète doit attendre d'être choisie. Mais elle s'empresse d'ajouter: «Je choisis aussi maintenant. Par exemple, avec Alexandre [Marine], on a trouvé le texte ensemble.» Elle cite aussi l'aventure de la pièce *Avaler la mer et les poissons*, qu'elle a écrite avec une autre actrice, Isabelle Vincent, où sa propre parole a enfin pu être entendue. Visiblement, elle est très fière du succès qu'a remporté cette pièce à la Licorne. Succès que se poursuit, puisque le spectacle part en tournée canadienne cette année.

En tant que spectatrice, Sylvie Drapeau cherche avant tout à être émue. «Je n'aime pas que l'esthétisme soit trop au premier plan. J'aime surtout être touchée, remuée, que ça s'adresse à mon humanité, à mon cœur. Même si je ne déteste pas non plus quand on me ravit par l'intelligence d'un propos. En fait, je cherche surtout à ce qu'un spectacle soit porteur de lumière, qu'il me donne le goût de vivre. Je n'aime pas les constats trop noirs, le pessimisme. Et Marie Stuart, contrairement à ce que



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«Comme interprète, on ne peut que s'abandonner. Toute forme de résistance est vaine, inutile, dangereuse», fait remarquer Sylvie Drapeau, qui incarnera bientôt Marie Stuart au Théâtre du Rideau Vert.

certains peuvent penser, c'est plein de lumière. C'est merveilleux de mourir sur scène. Surtout que Marie Stuart s'en va dans la mort avec sérénité, presque dans un envol.»

Quand je lui fais remarquer que c'est drôle pour une tragédienne de rejeter les univers sombres. Elle rétorque aussitôt: «Oui, je suis tragédienne. On m'a entraînée là-dedans. C'est un cadeau. J'en suis reconnaissante. Je suis allée où on voulait de moi. Mais Sylvie, elle, est beaucoup moins portée sur le tragique. Et à 45 ans, j'ai envie que ça s'illumine.»

L'actrice poursuit. Le sujet lui tient à cœur. «Comme interprète, on ne peut que s'abandonner. Toute forme de résistance est vaine, inutile, dangereuse. À partir du moment où on s'engage, l'abandon est nécessaire. C'est aussi là où il y a du plaisir. Au fond, faire confiance, c'est le seul moyen d'entrer en état de jeu. Et alors, on n'est plus juge.» Et où donc

se trouve, selon elle, la responsabilité de l'interprète? Dans ses choix, explique-t-elle, une interprète décide seulement avec qui elle travaille et retravaille.

L'intuition et la technique

Sylvie Drapeau n'est pas de celles qui s'étendent sur les rôles qui l'ont marquée. C'est plutôt l'inverse qui retient son attention. En rétrospective, elle estime surtout qu'il y a «deux ou trois rôles qu'[elle] aurait dû laisser faire». Elle est bien consciente cependant qu'on ne peut pas tout prévoir. Dans ces cas-là, il faut quand même aller jusqu'au bout même s'il lui est arrivé, au terme des répétitions, de compter les représentations.

Pour Marie Stuart, l'actrice s'est empressée de lire la biographie qu'a tracée de la reine d'Écosse l'écrivain autrichien Stefan Zweig. Elle voulait surtout connaître l'«originale» pour

savoir d'où Schiller était parti. Elle sait pertinemment que l'auteur dramatique allemand a pris des libertés. Dans la réalité, Marie Stuart et Elisabeth I^{re} ne se sont jamais rencontrées, tandis que leur face-à-face constitue le pivot du drame romantique dans lequel elle joue.

Quand je lui dis que Schiller paraît avoir fait de sa reine d'Écosse une pécheresse repentie, une sorte de Marie-Madeleine, Sylvie Drapeau n'est pas en désaccord. Mais elle ajoute que cette «tristesse» n'est pas appuyée par Alexandre Marine. Quant à elle, elle voit trois étapes à son rôle. Dans un premier temps, cette reine veut vivre et elle se fait l'avocate de sa propre cause. Dans un deuxième temps, elle est happée à nouveau par l'illusion de l'amour. Elle pense que le comte de Leicester s'apprête à venir la sauver. Cet aspect, précise-t-elle, est appuyé par Alexandre Marine. Dans la troisième partie, c'est la mort acceptée comme une délivrance. Et l'actrice de citer le beau vers de Schiller: «Dans ce royaume où les larmes n'existent pas.»

Pour interpréter ce personnage, sera-t-elle fidèle à sa réputation de comédienne intuitive, instinctive? Elle proteste faiblement: «Je ne le suis pas tant que ça. Je lis les biographies. Je me renseigne. Et s'il est vrai que je suis instinctive, je travaille aussi beaucoup techniquement. Car la technique est nécessaire pour arriver à faire passer un courant, des vagues... Pour que l'émotion passe, il faut qu'il n'y ait aucun obstacle. Les mots doivent devenir des tremplins. Je dois transmettre le feu... Dans la scène finale de Marie Stuart, quand elle va à la rencontre de Dieu, c'est comme si elle allait rencontrer son ultime amant.»

Quand l'actrice prononce ces paroles, ses yeux brillent. On voit bien qu'elle brûle déjà de commencer à incarner cette femme hors du commun. De lui conférer sa joie, sa détresse, mais surtout sa lumière à elle. Sur la scène. Là où elle se sait chez elle.

Collaborateur du Devoir

MARIE STUART

De Schiller, traduction de Normand Chaurette, mise en scène d'Alexandre Marine. Au Théâtre du Rideau Vert jusqu'au 20 octobre.

Une tour d'ivoire... en béton

RHAPSODIE-BÉTON

Texte: Georges Michel. Mise en scène: Michel-Maxime Legault. Une production du Théâtre de la Marée haute présentée à l'Espace Geordie, 4001 Berri, jusqu'au 29 septembre.

ALEXANDRE CADIEUX

Rhapsodie-Béton fut créée en 1985 au Théâtre de la Huchette, là où depuis 50 ans, sans interruption, le public parisien peut assister à une représentation de *La Cantatrice chauve*. Si on mentionne ce lien avec l'œuvre du grand Eugène Ionesco, c'est que les personnages imaginés par l'auteur Georges Michel se sentiraient sans doute à l'aise dans le salon de M. et Mme Smith. «Aïe» est ici un bien grand mot, vous le comprendrez: tout comme dans *La Cantatrice*, où les phrases creuses des personnages illustrent brillamment leur incapacité à communiquer, les invités de *Rhapsodie-Béton* cachent derrière un barrage de lieux communs leur profonde inaptitude à faire face à la violence du monde qui les entoure, violence dont ils sont à la fois les causes et les victimes.

Le choix d'un tel texte apparaît logique dans le bref parcours du jeune metteur en scène Michel-Maxime Legault, qui investit l'Espace Geordie pour la seconde fois en moins d'un an. Au printemps dernier, sa version du *Kvetch* de Steven Berkoff, sur les angoisses de l'homme moderne, avait attiré l'attention sur sa compagnie, le Théâtre de la Marée haute. Il poursuit donc son exploration de la dramaturgie européenne des années 1980 avec ce second spectacle. Rires francs et rires jaunes alternent dans cette comédie noire efficace, quelque part entre Ionesco et Harold Pinter.

Le décor conçu par Geneviève Lizotte et Elen Ewing est constitué d'un cube de béton blanc enfoncé dans le petit espace noir du Geordie. Rappelant à la fois le bunker et la cellule de l'asile psychiatrique, il représente l'apparte-

ment d'un jeune couple qui reçoit ce soir quelques amis à dîner. Les conversations tournent systématiquement autour des différents actes de violence dont les personnages sont témoins, soit par la fenêtre ou par les bruits qui traversent les murs. C'est que Pierre et Charlotte ont choisi un quartier plutôt chaud, où les loyers sont moins chers mais où la promiscuité entre les groupes ethniques, la pauvreté et le chômage créent un tel climat de tension que le brave Pierre doit souvent se frayer un chemin à coups de gourdin lorsqu'il rentre du travail... La menace venue de l'extérieur exerce beaucoup de pression sur ce petit groupe pour qui la conscience sociale n'est rien d'autre qu'un jeu de société dont on se lasse rapidement.

Distribution solide

Legault s'est entouré d'une jeune distribution plus solide et plus uniforme que celle de *Kvetch*. On retrouve avec bonheur les talentueux Sébastien Dodge et Marie-Claude Giroux, complices de la première aventure. Ils sont accompagnés sur scène par deux nouvelles venues, Marie-Eve Trudel et Christelle Juteau, ainsi que par Stéphan Allard, particulièrement juste et cinglant dans le rôle du cynique Jacques. On pardonne à la troupe quelques effets comiques un peu poussés dans le jeu, le dosage étant parfois difficile dans ce texte où les silences et les malaises sont si nombreux. Par contre, on se questionne sur l'efficacité de la bande-son, particulièrement cette évocation d'une foule en colère qui ne nous convainc pas du tout.

Comédie féroce et énergiquement interprétée, *Rhapsodie-Béton*, malgré les quelques bémols exprimés plus haut et deux ou trois relâchements dans son rythme (surtout vers la fin), témoigne de l'assurance de son metteur en scène. Dorénavant, M. Legault, considérez-vous comme étroitement surveillé.

Collaborateur du Devoir

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

Hydro Québec PRÉSENTE

UNE PIÈCE DE Friedrich von Schiller
TEXTE FRANÇAIS DE Normand Chaurette
D'APRÈS UNE TRADUCTION LITTÉRALE DE Marie-Élisabeth Morf

MARIE STUART

MISE EN SCÈNE DE Alexandre Marine

DU 25 SEPTEMBRE AU 20 OCTOBRE 2007
BILLETTERIE 514 844-1793 www.rideauvert.qc.ca

DISTRIBUTION SYLVIE DRAPEAU | LISE ROY | CATHERINE BÉGIN | ROBERT LALONDE | JACQUES GIRARD | ÉMILIE PROULX-CLOUTIER | JEAN-FRANÇOIS CASABONNE | JEAN-LOUIS ROUX | FRÉDÉRIC DESAGER | VITALI MAKAROV CONCEPTEURS Jean Bard | Jessica P. Chang | Spike Lyne | Dmitri Marine | Nikita U.

PARTENAIRE PRINCIPAL QUEBECOR

Monsieur Malaussène au théâtre

de Daniel Pennac

avec Vincent Magnat

mise en scène de Marc Béland

musique sur scène: Charmaine Leblanc

collaborateurs: Marjorie Bélanger, Geneviève Lizotte et Étienne Boucher

Galileo

«A voir pour le texte et la performance incroyable de Vincent Magnat»
Marie-Christine Trottier - Radio-Canada - 30 nov. 2007
«Marie-Christine Trottier est une pièce tout autant contemporaine qu'atemporelle»
Sylvie St-Jacques - La Presse - 4 déc. 2006
«Marc Béland a mis au monde ce monologue avec doigt et intelligence»
Marie Labrosse - Le Devoir - 6 déc. 2006
«Vincent Magnat m'a complètement conquise. C'est un grand acteur. Faut aller le voir, c'est magnifique»
Louise Forestier - Radio-Canada - 2 déc. 2006

du 6 au 29 septembre 2007, 19h30 (samedi 15h30 et 19h30)

Théâtre ESPACE GO (salle 2) 4890 boul. Saint-Laurent, Montréal

Réservations: 514 845-4890



Espace Libre



CONQUÉRANT DE L'INUTILE

d'André Frappier



Mise en scène de Paolo de Paola avec Gilles Pelletier

Sébastien Frappier, Mylène Pelletier et André Frappier
Scénographie de Maurice Day, son et musique de Christian Frappier

Salle Fred-Barry du Théâtre Denise-Pelletier

4353, Sainte-Catherine Est, métro Pie-IX

du 25 septembre au 13 octobre, du mardi au samedi à 19h30

Billetterie: 514-253-8974

Admission: 514-790-1245 1-800-361-4595 - admission.com



CARTE PREMIÈRES



théâtre catastrophe

Venez assister à la fin du monde en direct dans le confort de notre bunker 5 étoiles! Vous n'en reviendrez pas...

AUTEURS ET METTEURS EN SCÈNE
Maryvonne Cyr, Étienne Lepage, Emmanuel Reichenbach, Catherine VidalCOMÉDIENS
Maryvonne Cyr, Martin Dion, Étienne Lepage, Marika Lhoumeau, Emmanuel Reichenbach, Catherine VidalUne production du Nouveau Théâtre Expérimental
www.nte.qc.cale nouveau théâtre
NTE
expérimental

DU 20 AU 29 SEPTEMBRE 2007

Tous les soirs à 21h sauf le 28 septembre à 22h

A Espace Libre, 1945 Fullum, métro Frontenac

Réservez votre place dès maintenant au 514-521-4191.



Espace Libre

LE DEVOIR

CULTURE

DANSE

Le travail de la création

Clash tente de faire émerger la signature chorégraphique de la collaboration

FRÉDÉRIQUE DOYON

Travail. C'est le mot qui revient le plus souvent dans la conversation que j'ai eue avec les artisans de *Clash*, une résidence de recherche et de création pilotée par Lynda Gaudreau. Et pour cause: il s'agit d'un lieu où le geste physique confronte la parole, où la réflexion se résout dans l'action — la proposition chorégraphique — et où l'on se préoccupe du «crafting» de la création. Vous voulez savoir ce qui fait le pain quotidien des danseurs et chorégraphes, bien avant que le rideau de scène ne s'ouvre? Lisez ce qui suit.

Un horaire bien rempli

Le travail donc. Le mot résume assez bien l'esprit de cette aventure lancée l'an dernier. Une nouvelle cuvée d'artistes a été choisie pour la seconde mouture du projet, dont le premier volet se conclut aujourd'hui à Tangente. «Ca s'inscrit dans un projet de recherche dans lequel j'invite différents chorégraphes à participer, pour voir comment eux travaillent autour de sujets ou de préoccupations, qu'ils soient communs ou pas», explique Lynda Gaudreau, conceptrice de *Clash*.

Depuis douze jours, les jeunes chorégraphes Normand Marcy et Frédéric Gravel suivent un horaire bien rempli. Le matin, ils échangent avec des artistes de tous horizons — Pascale Grandmaison, Marie-Josée Jean, Patrice Duhamel, etc. Un brainstorming enrichissant. «On se rend compte qu'il y a des concepts qui sont transversaux d'une discipline à l'autre», note Frédéric. Le travail des motifs par exemple est similaire en vidéo, en arts visuels et en danse.

Puis, l'après-midi, ils s'activent en studio avec des interprètes, étudiantes en danse de l'UQAM, afin de développer du matériel chorégraphique à partir de questions ou thèmes choisis préalablement (par exemple, le double sens du mot

«hit», qui signifie à la fois «frapper» et «succès», a ici servi de déclencheur) et en respectant certaines règles précises (ne pas faire de métaphores, ne pas glisser vers l'anecdotique, etc.).

L'objectif au bout des deux semaines: avoir créé chacun cinq courtes chorégraphies de deux minutes. Le même manège recommencera en février avec deux autres chorégraphes, Anne Thériault et Nicolas Cantin. Les quatre reprendront ou poursuivront l'exercice en mai, qui culminera alors avec quelques présentations publiques.

«Ca nous fait sortir de nos réflexes, de nos habitudes de travail», commente Frédéric Gravel. Je ne veux pas me retrouver à faire de la chorégraphie comme quand j'ai une diffusion qui s'en vient... Les deux chorégraphes ont d'ailleurs choisi de chercher «d'autres façons de «dealer» avec la gravité, le sol, le corps, le poids... que ce qui se fait habituellement en danse», explique Normand. On fait de la recherche, poursuit-il, le travail d'un artiste c'est ça aussi, parce qu'il se retrouve sur un terrain vierge.

À ce titre, Lynda déplore l'usage du terme «répétitions», vieille terminologie qui cerne parfois mal la réalité actuelle des rencontres entre chorégraphes et danseurs où il s'agit de construire, de fabriquer plutôt que de répéter des enchaînements codés.

Pour Lynda Gaudreau, il s'agissait aussi d'offrir du temps de recherche hors des exigences habituelles. «On est souvent obligé de créer en peu de temps à cause du manque de ressources», rappelle-t-elle.

Du muscle et de la sueur

Loin de vouloir «se gargariser du processus», comme ils le formulent — se moquant un peu de cette tendance «laboratoire», axée sur l'exploration au détriment du produit spectaculaire final, mais qui finit parfois par réduire la recherche à la poursuite

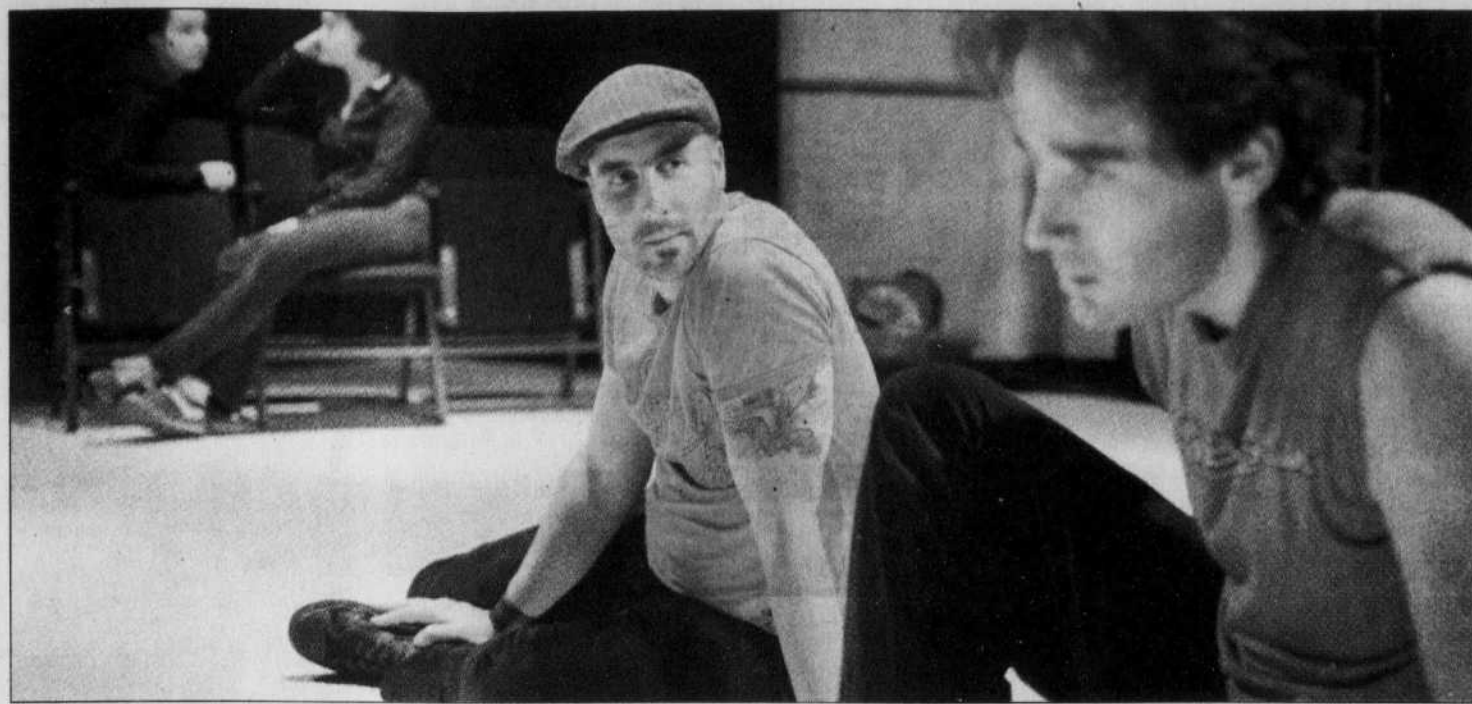


PHOTO NORMAND MARCY

Qui dit travail dit aussi collaboration, partage, voire franche ingérence dans l'œuvre de l'autre. En plus des interprètes, les chorégraphes interviennent chacun dans le processus et la danse de l'autre.

d'une envie, d'une illumination, d'un jeu —, tous trois rappellent que la recherche s'inscrit concrètement dans l'exercice de la création.

«La création, c'est du concret, c'est du muscle et de la sueur», insiste Normand.

Leur recherche pourrait se résumer à la quête d'une méthode à la fois commune et propre à chacun.

«Clash tourne beaucoup autour du traitement», précise Lynda. Comment chaque chorégraphie traite un sujet, une question, le temps et l'espace, comment il travaille avec un interprète, génère des idées...

Qui dit travail dit aussi collaboration, partage, voire franche ingérence dans l'œuvre de l'autre. En plus des interprètes, les chorégraphes interviennent chacun dans le processus et la danse de l'autre. Et Lynda se permet de commenter, critiquer, proposer...

«C'est vraiment des vases communicants», note Normand. On ne sait plus qui a créé quoi, mais tu sais reconnaître qui a pris la responsabilité de la décision chorégraphique.

Ce qui fait surgir la question de la place de l'auteur dans ce melting pot d'influences et d'échanges. «C'est un défi que je lance», dit Lynda. Est-ce possible de faire un travail extrêmement singulier en se servant des autres pour le faire? De développer quelque chose de très personnel, mais avec la participation des autres? La réponse est oui, mais tout le mystère réside dans le comment...

L'aventure de *Clash* s'adresse bien sûr d'abord aux artistes. Mais le public finira par y trouver son compte. D'abord, s'il est curieux, en se pointant à Tangente à la fin du processus, en mai. Et surtout en récoltant les fruits de ce brassage d'idées et de corps si essentiel au développement d'une jeune discipline comme la danse contemporaine.

Le Devoir



PHOTO NORMAND MARCY

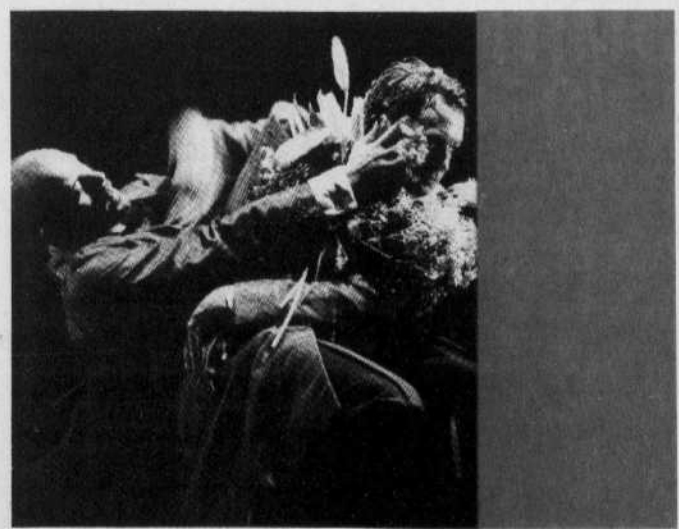
«La création, c'est du concret, c'est du muscle et de la sueur», insiste Normand Marcy.

SAVANNAH BAY

DE MARGUERITE DURAS | MISE EN SCÈNE D'ÉRIC VIGNER
AVEC FRANÇOISE FAUCHER ET MARIE-FRANCE LAMBERT
DU 4 AU 29 SEPTEMBRE 2007

THÉÂTRE ESPACE GO
BILLETTERIE : 514.845.4890
4890, BOULEVARD SAINT-LAURENT, MONTREAL | ESPACEGO.COM

DECOR: ÉRIC VIGNER — COSTUMES: GINETTE NOBREGA, LUMIÈRE: MARC PARENT, HANDBOOK: XAVIER JACQUET, PRODUCTIONS: ALAIN PORTER, MONTREAL: ANTOINETTE PELLETIER, ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE: EMANUELE KIDOU



ALTA REALITAT ET DMDANZA BARCELONE

ÖLELÉS

→ 3 AU 6 OCTOBRE 07 / 20 H

EN PREMIÈRE
NORD-AMÉRICAINECHORÉGRAPHES ET INTERPRÈTES → JORDI CORTÉS
ET DAMIÁN MUÑOZ

COLLABORATION → MARIA MUÑOZ (COMPANIA MAL PELO)

ÉCLAIRAGES → JAVI ULLA

SCÉNOGRAPHIE → JORDI CORTÉS, DAMIÁN MUÑOZ

ET MARIA DE FRUTOS

«UNE ŒUVRE À GOÛTER DE PRÈS, EN GROS PLANS...»
LA VANGUARDIA«SHEER PLEASURE FOR THE EYES AND THE MIND [...] BEAUTY AND EMOTION A PLENTY.»
ANDRÉS MOLINARI - IDEAL - GRANADAL'Ull, Institut
L'Ull, Institut
L'Ull, InstitutAGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COMBILLETTERIE → 514 525.1500
ADMISSION → 514 790.1245

PHOTO: JOSEP AZNAR

DANSE
D
DANSE

WWW.DANSE-DANSE.NET

SAISON 2007/2008 10^e ANNIVERSAIREDERNIÈRE
CE SOIRCLOUD GATE
DANCE THEATRE OF TAIWANWILD CURSIVE
CHORÉGRAPHE: LIN HWAI-MIN

20, 21, 22 SEP.

Théâtre Maison neuve Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245«CHOUINARD RÉPOND À LA MUSIQUE
AVEC UNE CRÉATIVITÉ EXQUISE. (...) IL S'AGIT D'UNE RENCONTRE
ENTIÈREMENT NOUVELLE ENTRE
LA DANSE ET LA MUSIQUE.»

Stuttgarter Nachrichten, Allemagne

COMPAGNIE
MARIE CHOUINARD

DE RETOUR À LA DEMANDE GÉNÉRALE

BODY REMIX/
LES VARIATIONS GOLDBERG

CHORÉGRAPHE: MARIE CHOUINARD

4, 5, 6 OCT.

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Le chef-d'œuvre caché de Verdi

CHRISTOPHE HUSS

L'opéra de Giuseppe Verdi *Un ballo in maschera* (*Un bal masqué*) prend l'affiche de l'Opéra de Montréal (OdM) ce soir. C'est la première fois que cet opéra est repris au répertoire montréalais depuis 1990 et l'Opéra de Montréal nous promet une nouvelle scénographie «contemporaine».

Cette production d'*Un bal masqué* sera aussi l'occasion de confier à de grandes voix canadiennes, peu entendues à l'OdM ces dernières années, des rôles particulièrement imposants. Le ténor torontois Richard Margison incarnera un rôle

qui a vu triompher les plus grands, de Caruso à Domingo, en passant par Jussi Björling et Beniamino Gigli. Quant à Manon Feubel, elle sera Amelia. Et Verdi leur a offert l'un de ses plus beaux duos d'amour.

Imbroglia napolitain

Si vous achetez en DVD la version dirigée par Georg Solti en 1990 à Salzbourg, vous serez sans doute surpris de voir que les noms des deux principaux protagonistes masculins sont «Gustavo III» et «Il conte Ankarström», alors que l'Opéra de Montréal attribue à ses chanteurs les rôles de Riccardo et Renato!

Tout cela s'explique, mais c'est

un peu compliqué, car c'est le fruit d'un imbroglia napolitain. Nous sommes en 1857. Verdi a derrière lui sa fameuse trilogie des années 1851-1853: *Rigoletto*, *La Traviata* et *Le Trouvère*. Il a composé *Les Vêpres siciliennes* en 1855, ouvrage né de sa collaboration avec Eugène Scribe à l'Opéra de Paris.

Il faut savoir que, toute sa vie, Verdi voulut mettre en musique le *Roi Lear* de Shakespeare. Il pensait pouvoir le faire pour la création parisienne (qui donna naissance aux *Vêpres siciliennes*); pour le projet destiné à Venise (qui deviendra *Simon Boccanegra* en 1857). Le *Roi Lear* l'obsède à nouveau lorsqu'il se met à travailler pour le théâtre San Carlo de Naples à la fin de l'année 1857.

Comme on le sait aujourd'hui cette quête profonde de Verdi restera inaboutie jusqu'à sa mort. En 1858, devant l'impasse, Verdi et son librettiste, Somma, ont recours à la recette employée à Paris quelques années plus tôt: tenter de détourner des bonnes idées dans les livrets antérieurs de Scribe. Verdi et Somma jettent leur dévolu sur un texte écrit 25 ans plus tôt pour Daniel François Esprit Auber: *Gustave III ou le Bal masqué*, opéra qui n'eut qu'un succès mitigé.

Scribe y a brodé une histoire d'amour fictive sur un fait divers réel, l'assassinat du roi Gustave III de Suède lors d'une nuit de bal en 1792. Scribe avait inventé une attraction amoureuse entre Gustave et Amélie, la femme d'Ankarström, son assassin.

C'est là qu'interviennent les censeurs napolitains. Ils exigent, entre autres, l'absence de référence au contexte historique, une transposition dans un temps ancestral, légitimant la présence



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Dans la nouvelle production montréalaise du *Bal masqué* de Verdi, Manon Feubel sera Amelia, Gordon Hawkins chantera le rôle de Renato et Richard Margison incarnera Riccardo.

d'une sorcière diseuse de bonne aventure, Ulrica.

Les exigences se font telles que Verdi jette l'éponge et attaque l'Opéra de Naples. Il se replie à Rome, où les exigences sont moindres. Gustav devient simplement Riccardo, comte de Warwick, gouverneur de Boston au XVII^e siècle. Tout cela ne trompe personne, puisque l'œuvre de Scribe était marquée par une critique à peine voilée à l'encontre de la cour

louis-philipparde (Louis-Philippe régnait en France de 1830 à 1848). Pour ce qui est du texte, mieux vaut ne pas comprendre l'italien, car certaines formulations sont passées à la postérité, par exemple «*entends le bruit de pas impitoyables*».

Modernité

Un ballo in maschera peut se prêter à une remise en situation scénographique car le fait historique et la figure de Gustave III n'intéressaient pas Verdi. Le compositeur a plutôt brossé de grandioses «personnages vocaux». C'est ainsi que Riccardo, un ténor, est une sorte d'extrapolation musicale sublimée du rôle de conte de Mantoue dans *Rigoletto*. Le rôle d'Amelia possède, lui, une étoffe dont Verdi tirera le canevas d'Elisabeth de Valois dans *Don Carlo*. Renato n'est pas le baryton cocufié de service: il est animé par la dimension dramatique du complot, alors que la sorcière Ulrica est, cinq ans après Azucena du *Trouvère*, un rôle de mezzo grave très gratifiant quand la chanteuse est à la hauteur, vocalement et scéniquement. Cerise sur le gâteau, le page Oscar, personnage vocal dans la tradition française du soprano léger, apporte insouciance et candeur dans une intrigue au parfum tragique.

D'ailleurs, Verdi excelle dans cet ouvrage à désamorcer la tension par le comique, chose très rare dans son œuvre. Cette description cyclique opère comme la création de fausses perspectives, de «masques» dans un inéluctable drame qui se noue avec une précision horlogère.

Il ne faut surtout pas voir *Un ballo in maschera* comme une œuvre de transition entre la trilogie et les grands opéras de la fin (*Aida*, *Don Carlo*, *Otello* et *Falstaff*). C'est un chef-d'œuvre à part entière, d'un raffinement extrême, y compris musical.

On prendra pour seul exemple le fait que les augmentations de la tension sont matérialisées par des transitions en mode mineur, alors que les détentes comiques sont marquées par des passages au mode majeur, avec, là aussi, toutes les solutions intermédiaires, autour de l'ombre et de la lumière.

C'est un défi vraiment ambitieux auquel l'Opéra de Montréal fait face ce soir.

UN BAL MASQUÉ

Opéra de Giuseppe Verdi, sur un livret d'Antonio Somma d'après Eugène Scribe. Nouvelle production de l'Opéra de Montréal. Mise en scène (contemporaine) de Stanley M. Garner. Avec Richard Margison (Riccardo), Manon Feubel (Amelia), Gordon Hawkins (Renato), Marianne Cornetti (Ulrica), Pascale Beaudin (Oscar). Chœur de l'Opéra de Montréal. Orchestre Métropolitain du Grand Montréal, direction Gregory Vajda. Salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, les 22, 26, 29 septembre, 1^{er} et 4 octobre 2007 à 20h, 514 842-2112.

ÉCOUTES CONSEILLÉES

En CD: Abbado chez DG ou Leinsdorf chez RCA.

En DVD: Solti à Salzbourg en 1990 (IDK) ou Levine au Met en 1991 (DG). Éviter la récente version Chailly, avec une mise en scène décevante d'Ermanno Olmi et des costumes au-delà du grotesque.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Manon Feubel en répétition

NOUVEL ENSEMBLE MODERNE
SOUS LA DIRECTION DE L'ORFÈVRE VALLAURDURT

SAISON POUR LA PAIX 2007-2008

EN PASSANT PAR TEL-AVIV, ALMATY ET Téhéran...

WWW.LENEM.CA - 514-343-9638 - INFO@LENEM.CA

FROM IVRY
CONCERT DE LA RENTRÉE

VENDREDI 5 OCTOBRE
IVRY GITLIS, INVITÉ D'HONNEUR

Œuvres de
NICOLAS GILBERT,
CHRISTOPHER TRAPANI,
FRANÇOIS PARIS,
JEAN VIGO
ET ANDREA LIBEROVICI

20:00 - SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE
DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
220, VINCENT-D'INDY (MÉTRO ÉDOUARD-MONTPÉTIIT)
TARIF UNIQUE : 5 \$

À LA RENCONTRE DU NEM
AUTOUR DE LA MUSIQUE
DE NICOLAS GILBERT
SAMEDI 29 SEPTEMBRE
À LA CHAPELLE HISTORIQUE
DU BON-PÂTEUR À 14:00
ENTRÉE LIBRE

Hydro Québec

les séries **Pro Musica**
2007-2008

POUR LE PLAISIR DE TOUS LES MÉLOMANES

SÉRIE ÉMERAUDE
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

QUATUOR ST-LAWRENCE, Cordes
Lundi, 1^{er} octobre 2007, 19h30

PROGRAMME
Haydn, Quatuor op. 77 n° 1
Hindemith, Quatuor n° 3
Beethoven, Quatuors op. 130 et 133

Billets : 37,50 \$, 32 \$ et 18 \$ (étudiants)
(taxes et redevance en sus)

Abonnements : Tél.: 514-845-0532 Téléc.: 514-845-1500
Courriel : concerts@promusica.qc.ca

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL MUSIQUES D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Québec 11

LaScena Musicale

Place des Arts Québec

(514) 842.2112 1-866-842-2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514-790-1245

PALAIS MONTCALM

WEEK-END À QUÉBEC
VENEZ DÉCOUVRIR LE PALAIS MONTCALM

5 OCTOBRE 19h30
FRANK BRALEY, ÉRIC LE SAGE,
MARC-ANDRÉ LALONDE,
ANDRÉ MORIN

Deux pianistes, deux timbaliers
Au programme : Stravinsky, Poulenc, Bartok,
Ravel. Une rencontre rare entre quatre
superbes musiciens.
PRIX: 45,00 \$ - prix jeunesse 12,50 \$

6 OCTOBRE 14h00
MARC-ANDRÉ LALONDE,
ANDRÉ MORIN, ANNE-JULIE CARON,
STEVE ROUSSEAU, ZIYA TABASSIAN

Musiques du monde, classique,
contemporaine.
Une fête des percussions enlevante
animée par Pierre Potvin.
PRIX: 20,00 \$ - prix jeunesse 12,50 \$

6 OCTOBRE 20h00
GARY BURTON ET MAKOTO OZONE

Un vibraphone, un piano
Un gourou, un virtuose
Improvisation, jazz, sons et rythmes cools
PRIX: 45,00 \$ - prix jeunesse 12,50 \$

taxes incluses - frais de services en sus pour tous les tarifs

BILLETTERIE: 1 877 641-6040 - (418) 641-6040
www.palaismontcalm.ca

Grand partenaire
BANQUE NATIONALE

Culture et Communications Québec

VILLE DE QUÉBEC

SAISON 07-08
LES VIOLONS DU ROY

MOZART ET LES VIOLONS DU ROY EN CONCERT

LUNDI 24 SEPTEMBRE 2007, 20h
SALLE PIERRE-MERCURE, CENTRE PIERRE-PÉLADEAU

Premier concert de la saison réunissant la *Symphonie n° 35* «*Haffner*» et la grande *Sérénade en ré majeur* «*Haffner*» de Mozart. Soliste : Pascale Giguère, violon

Billets maintenant disponibles

ABONNEZ-VOUS
à 4, 5 ou 6 concerts de notre saison Montréal!

GÉNÉRAL 45 \$
AÏNE 40 \$
JEUNESSE 22,50 \$

«*La Sérénade "Haffner" est l'une des œuvres orchestrales les plus élaborées et les plus originales de Mozart. Croisement entre une symphonie, une suite et un concerto, elle fait la part belle au violon solo dans trois de ses mouvements.*»

BERNARD LABADIE DIRECTEUR MUSICAL

LES VIOLONS DU ROY
LA CHAPELLE DE QUÉBEC
BERNARD LABADIE

violonsduroy.com

billetterie Articulée
844-2172
1 866 844-2172

ADMISSION 514 987-6919

Partenaires: SSQ, Québec, Ville de Québec, Conseil des Arts, Centre d'opéra de Québec, LE DEVOIR

DMITRI HVOROSTOVSKI

Un des plus célèbres barytons au monde

“ Une des plus remarquables carrières internationales. Sa voix est un pur joyau. ”

L'art de la musique vocale russe avec
L'Orchestre de chambre de Moscou
L'Académie d'art vocal de Moscou
Constantine Orbelian, Direction

Samedi, 24 novembre 2007, 20h00

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245

Show Line Entertainment présente

LE DEVOIR

www.showlineproductions.ca

DE VISU

Matière à représentation

DANIEL LANGEVIN

Galerie René Blouin, jusqu'au 30 septembre

DIL HILDEBRAND

Galerie Pierre-François Ouellette art contemporain, jusqu'au 27 octobre 372, rue Sainte-Catherine Ouest

JÉRÔME DELGADO

Des paysages qui n'en sont pas. De la peinture qui fait presque office d'installation. Et une matière palpable, bien que disparaissant parfois au profit du motif représenté. Dil Hildebrand maîtrise l'art des illusions. Et sa première véritable expo solo, à la galerie Pierre-François Ouellette art contemporain, est un vrai coup de théâtre.

À peine plus expérimenté, Daniel Langevin a lui aussi droit à un solo révélateur de la force de son travail, de la peinture aussi. Chez René Blouin, dans ce même édifice Belgo plus que jamais épine dorsale du réseau montréalais des galeries (au moins trois nouveaux espaces ces derniers mois), ses neufs grands tableaux fascinent. Autant pour l'impact de ses couleurs et formes, vives et ludiques, que pour sa manière, lui aussi, de travailler la matière, le sujet pictural.

Dil Hildebrand et Daniel Langevin font la preuve que la peinture se porte très bien ici. Sur deux pôles bien distincts, pour ceux qui aiment encore affronter figuration et abstraction. Elle se porte très bien, donc, ne cessant de se renouveler: Hildebrand et Langevin ne sont présents que depuis peu. Un an pour le premier, quatre pour le second.

Superposant les plans, multipliant les détails, Dil Hildebrand signe des compositions complexes où le paysage représenté, malgré les apparences, n'est pas le sujet. Dans une sorte de mise en abîme, à l'occasion trop évidente, son œuvre parle plutôt de la représentation. Le tableau dans le tableau, les tableaux, au pluriel, dans le tableau, faisant de cette représentation une affaire en 3D.

Dans *Habitat*, par exemple, les plans ne sont pas seulement multiples, ils sont si orientés dans divers sens, que l'on finit par voir un espace, un lieu, des cadres, des murs, une estrade. Chez lui, la peinture est un art de la scène. *Swamp*, l'œuvre la plus grande du lot, se présente peut-être davantage comme une vue



Heartland 2007, de Dil Hildebrand

frontale d'un marécage sur fond montagneux, la limite entre représentation classique et représentation d'une représentation s'efface.

Le plaisir...

Pour sa première expo de peinture, Pierre-François Ouellette a trouvé dans ce jeune prometteur une valeur sûre, lauréat déjà d'un prestigieux concours, celui de la peinture canadienne RBC en 2006. Et même s'il donne trop à voir (trois, voire

quatre corps réunis), Hildebrand montre l'étendue de son talent, marquant autant une peinture en aplat qu'une technique au couteau, qui donne du volume à sa touche.

Cette touche, appliquée sur un paysage davantage flou comme dans la miroitante *Wet*, devient même élément central de l'œuvre. Elle confronte non pas abstraction et figuration, mais surface et support, matière et représentation. Question de regards, certainement,

mais il y a un évident plaisir à se faire ainsi provoquer.

Le plaisir, devant les émaux sur bois de Daniel Langevin, est tout autre, bien que son travail repose aussi dans cette réflexion portée sur la manière de titiller la représentation en peinture. Si ses surfaces lustrées, son application en aplat de la matière, ses couleurs contrastées et ses formes coulantes peuvent faire penser à l'art de François Lacasse, autre protégé de Blouin, ce finaliste aussi du concours de peinture RBC en 2006 a déjà fait sa marque. Une marque épurée, frôlant habilement avec le design, pour ne pas dire l'ornementation, et avec un univers pop, voire avec la bande dessinée pour enfant, comme le soulignait Nathalie de Blois dans le texte accompagnant le passage de l'artiste à la galerie Clark (automne 2005). *Les Aisances*, amusante évocation d'une gâterie bien rouge, ou d'une bouche plutôt gourmande, en donne la preuve.

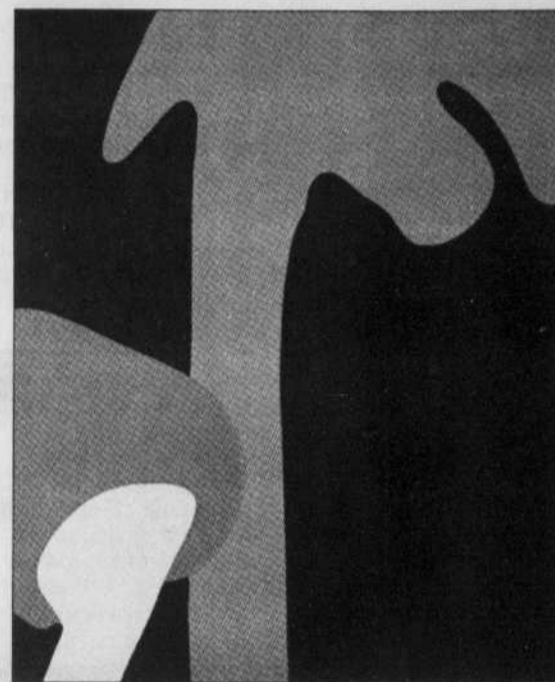
Reste que son travail n'en est pas moins issu d'une réflexion sur l'élaboration d'un tableau, tel que l'exprime la série des *Stianes*, en vedette au Belgo. Bien de son temps, Langevin travaille à l'ordinateur, choisissant là ses formes et couleurs. L'artiste cherche ensuite avec les pinces à reproduire ce que l'écran lui a donné à voir. Il s'ensuit alors un dialogue entre l'obsession à faire de la peinture une affaire de matière concrète et notre inévitable dépen-

dance à la réalité virtuelle. Fait à noter, sa couleur est appliquée en petites touches, si soigneusement, qu'elle en a l'apparence contraire.

Favorisés par le fait de se retrouver vite au sein de prestigieuses galeries, Dil Hildebrand et Daniel Langevin sont maintenant dans l'obligation de confirmer. Ils en sont sûrement capables, comme ils peuvent

assumer le rôle de chefs de file de la jeune peinture, qu'elle tende vers la (non) représentation d'un paysage ou vers la (non) célébration de la peinture matière. Avec la génération de Lacasse, puis celle de Marc Séguin, Montréal reste une force en peinture.

Collaborateur du Devoir



Détail d'une toile récente de Daniel Langevin

Louisa Nicol

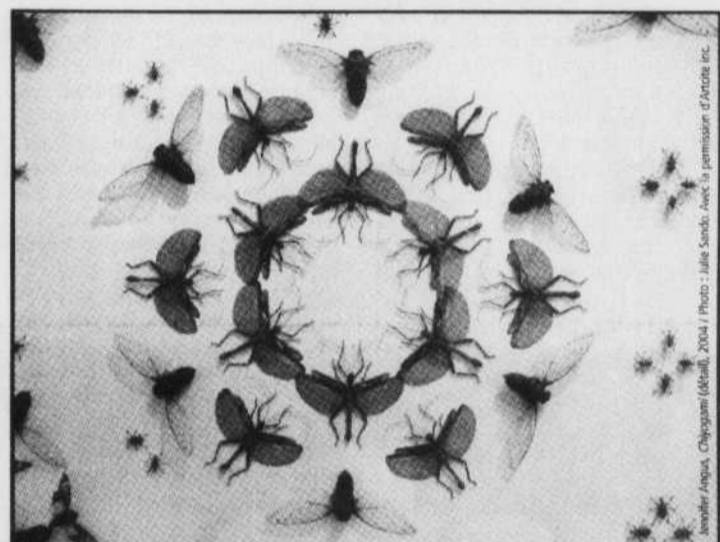
Réalisme Résiduel

Prismacolor, papier marouflé sur toile Du 5 septembre au 6 octobre

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770

mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-19h samedi 12h-17h www.galeriebernard.ca



MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Jennifer Angus

Effroyable beauté

23 sept. 2007 - 6 janv. 2008

Voir/Noir

Une vision à perte de vue

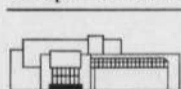
07 Automne

Décoratif! Décoratifs?

Quatre questions autour du décoratif dans l'art québécois

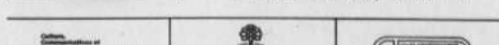
Organisée et mise en circulation par le Musée national des beaux-arts du Québec

23 sept. - 30 déc. 2007 / 23 sept. 2007 - 6 janv. 2008



145, rue Wilfrid-Corbeil Joliette (Québec) CANADA (450) 756-0311 www.musee.joliette.org

Mardi au dimanche, 12 h à 17 h



exposition

nos collections se dévoilent



acquisitions récentes de Bibliothèque et Archives nationales du Québec

du 19 juin 2007 au 6 janvier 2008

Fenêtre toute grande ouverte sur la richesse des collections patrimoniales de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, et plus particulièrement sur quelque 125 œuvres acquises au cours des trois dernières années.

Grande Bibliothèque

475, boulevard De Maisonneuve Est, Montréal

Berri-UQAM

Renseignements: 514 873-1100 ou 1 800 363-9028

Entrée libre

www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales

Québec

VERNISSAGE

PIERRE LANOIE

23 septembre - 18 octobre



GALERIE LINDA VERGE

1049, AVENUE DES ÉRABLES QUÉBEC (418) 525-8393 www.galerielindaverge.ca

CET AUTOMNE, TOUT EST GRATUIT AU MUSÉE

TOUTES LES EXPOSITIONS TOUTES LES ŒUVRES DE LA COLLECTION

LES EXPOSITIONS GRATUITES POUR TOUS

- / Un design américain Le Streamline de 1930 à nos jours
- / Les Sulpiciens de Montréal 350 ans d'héritage artistique
- / e-art Nouvelles technologies et art contemporain Dix ans d'action de la fondation Daniel Langlois

MAINTENANT OUVERT jusqu'à 21h, du mercredi au vendredi

www.mbam.qc.ca/gratuit

Renseignements: 514-285-2000 ou 1 800 899-MUSE

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL



DE VISU

Mois de la photo

Une vidéo qui effleure et d'autres qui scrutent

ISOLATIONS

Myriam Yates
Maison de la culture du Plateau-
Mont-Royal
465, avenue Mont-Royal Est
Jusqu'au 7 octobre

DÉCALAGES

Bettina Hoffmann
Dazibao
4001, rue Berri (espace 202)
Jusqu'au 6 octobre

MARIE-ÈVE CHARRON

Cette 10^e édition du Mois de la photo est aussi faite d'histoires banales et intimes. La vidéo, sans surprendre, apparaît comme le médium de prédilection pour tracer ces récits qui n'ont pas la prétention de camper de héros. Pourquoi faire de l'ombre à ce qui échappe déjà à la vigilance au quotidien? C'est ce que semble croire Myriam Yates avec *Isolations* (2007), une installation vidéo faite de moments glanés avec sobriété.

Le dispositif en diptyque, structure souvent adoptée par l'artiste, fait voir deux mondes bien distincts qui, au fil du déroulement des deux vidéos projetées en boucle, se superposent, se juxtaposent ou alternent de manière elliptique. Rien, *a priori*, ne semble réunir les images d'un bâtiment décrépit, puis détruit, et celles de jeunes gymnastes au travail. Les rapports de contraste affleurent toutefois avec une évidence pas loin d'être trop appuyée: les corps se développent tandis que le bâtiment tourne en ruine. La jeunesse et la vieillesse, le futur et le passé s'opposent également dans la même foulée. Mais à bien regarder, c'est un dénominateur commun qui fait la poésie de ses images et qui leur enlève leur immédiateté; les deux mondes évo-

quent le transitoire, le passager et la transformation. Qu'il s'agisse du corps ou de la ville reconnaissable dans un bâtiment, rien n'est réduit à la fixité.

Qu'il s'agisse du corps ou de la ville reconnaissable dans un bâtiment, rien n'est réduit à la fixité

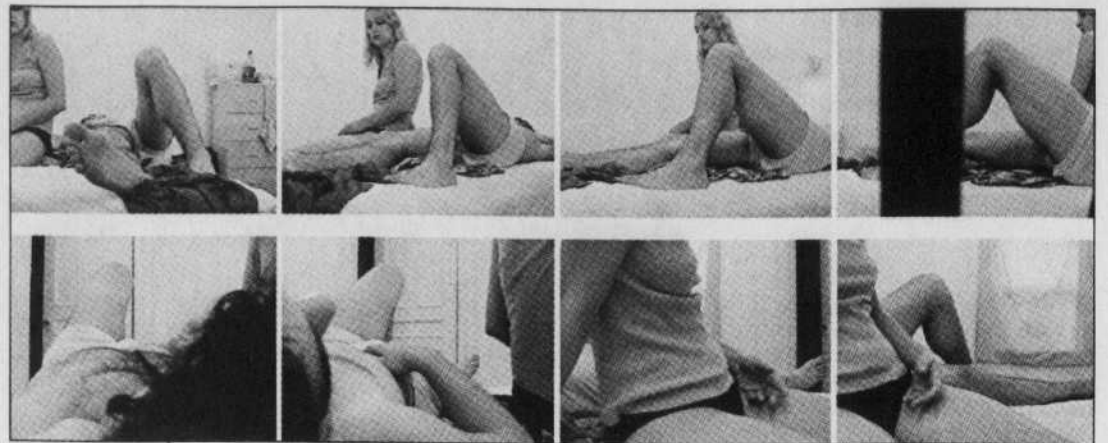
Aussi, le milieu de la performance qu'est la compétition de gymnastique et l'efficacité de l'architecture moderne que l'on devine avoir été celle du bâtiment abandonné glissent entre les mains. La caméra d'ailleurs s'arrête longuement sur des détails (expressions du visage, mains sur les poutres, ajustements des appareils) autrement éludés pour ce qui est des gymnastes. Avec ces cadrages légèrement en

décalage, pas possible en effet de voir les prouesses de jeunes athlètes. Plusieurs fondus au noir donnent à cette vidéo un rythme indolent, comme s'il devait insinuer aux scènes un état onirique proche de l'éveil. D'où cette impression que la caméra effleure les choses et que le regard a quelque chose d'aérien.

Cette vidéo ne renverse rien. Pourtant, elle a une façon singulière de s'inscrire en porte-à-faux avec le genre du documentaire ou du reportage sportif. L'autre particularité de cette œuvre, c'est de manifester la subjectivité de l'artiste avec une discrétion désarmante; son autoportrait furtif, une caméra à l'épaule qui fait partager sa progression dans le bâtiment à la veille d'être démolie, sont autant d'indices rares, quoique judicieusement sentis, qu'il ne s'agissait pas là d'un commentaire désincarné.

Dramas quotidiens

Si l'installation de Yates donne l'impression de frôler délicatement la surface des réalités observées, les séries vidéo de Bettina Hoffmann, présentées chez Dazibao, procèdent plutôt par

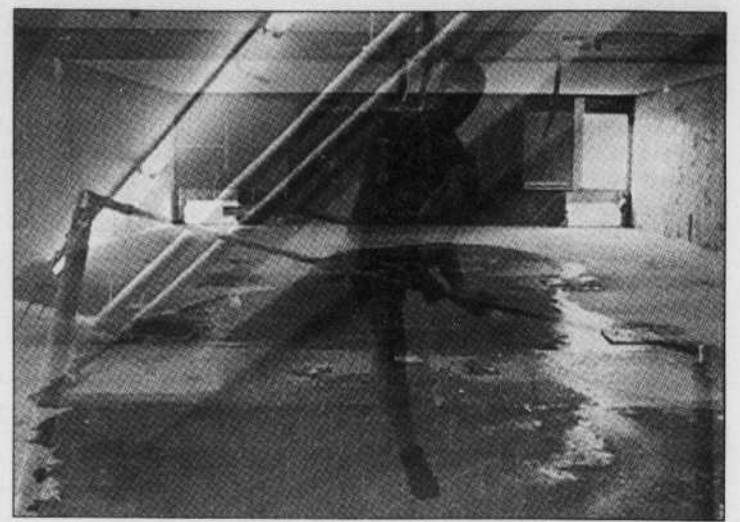


Isolations, une série vidéo de Myriam Yates

SOURCE MAISON DE LA CULTURE PLATEAU MONT-ROYAL

d'envahissantes pénétrations. De l'artiste, il est possible de revoir la série *Momentum*, déjà présentée il y a trois ans au Centre Saïdye Bronfman lors d'une petite rétrospective consacrée à son travail. Il s'agit de tableaux vivants scrutés, par une caméra vidéo qui entre de manière troublante dans la scène au moyen d'un mouvement circulaire. Chaque tableau donne à voir une scène extraite d'un quotidien sans éclat, ici choisie pour arrêter le temps sur de banales situations jouées par des personnages qui tiennent froidement la pose. Fin de repas entre amis, désarroi conjugal sur un lit défait, apparaissent tous la finalement comme des moments hantés par un drame imminent ou tout juste arrivé. Assurément, l'action est maintenue dans un état de suspension. La caméra observe de manière implacable un instantané dans ce tout qu'il peut révéler des relations interpersonnelles; le résultat traduit l'absence de communication (les regards ne se croisent pas) et le raidissement des contacts.

Ces stratégies sont reprises dans la plus récente série de l'artiste, *Décalage* (2007), aussi montrée chez Dazibao. Hoffmann a toutefois complexifié le dispositif en projetant simultanément sur



Les vidéos superposées de Bettina Hoffmann. Chaque tableau donne à voir une scène extraite d'un quotidien sans éclat, ici choisie pour arrêter le temps sur de banales situations jouées par des personnages qui tiennent froidement la pose.

SOURCE DAZIBAO

deux écrans autant de bandes de la même scène. Un léger ralenti accentue l'incongruité entre la fixité de la pose, qui prétend retenir un moment spontané, et la fluidité du mouvement de la caméra, qui s'approche dangereusement des corps des personnages. L'effet inquiétant produit par ces images — et c'est ce qui fait leur intérêt — vient de leur capacité à rendre étrange ce qui appartient

au confort domestique quotidien. C'est que, paradoxalement, le plus familier, le plus commun apparaît dans ces images comme des plus factice, découlant d'une mise en scène manifeste (jusque dans le verre de vin abandonné sur le coin de table). Ces œuvres provoquent un malaise qu'il vaut la peine d'affronter.

Collaboratrice du Devoir

PAPIER
07

PAPIER 07

Un événement en art contemporain
A Contemporary Art Event

Vernissage - Opening

28 sept. 2007, 18 h

Foire - Fair

27 - 30 sept. 2007, 12 h - 18 h

1, Westmount Square
(Sainte-Catherine / Wood), Métro Atwater

Présenté par - Presented by

L'Association des galeries
d'art contemporain (AGAC)

514 798-5010 - www.agac.qc.ca/papier

Québec HOLT RENFREW esse CV ciel variable

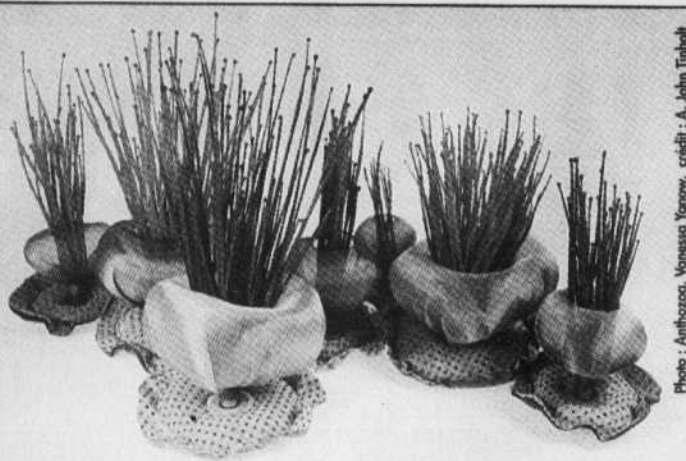


Photo: Anthea, Vanessa Yarrow, crédit: A. John Tinkah

Espace
VERRE

www.espaceverre.qc.ca
514-933-6849

Exposition:
Autour de la table
8 artistes verriers s'y retrouvent...
Du 20 septembre au 11 janvier 2008
Du lundi au vendredi de 9 h à 17 h
Ouvert le samedi sur rendez-vous

Les ateliers de création au Musée des beaux-arts de Montréal

DÉVELOPPEZ VOS HABILITÉS CRÉATRICES EN COMPAGNIE D'UN SPÉCIALISTE DE L'ART.



Au programme cet automne :

- Dessiner la figure humaine
- Le portrait au pastel
- Introduction au vitrail
- Explorez votre créativité
- Le dessin créatif
- Art et écriture
- Créez vos décorations des fêtes

Inscrivez-vous maintenant!

DESCRIPTION DES COURS ET INSCRIPTION
www.mbam.qc.ca/adulte

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Carsten Höller

Deux
One
plus
Some
tout
Many

3 EXPOS À L'ESPACE SHAWINIGAN
2 JUIN - 30 SEPTEMBRE 2007

EXPOSITION SOLO EN GRANDE PREMIÈRE AU CANADA

SHAWINIGAN 1882, rue Cascade, Shawinigan (Québec)
819 537.5300 1 866 900.2483
musee.beaux-arts.ca

Organisée par le Musée des beaux-arts du Canada
et présentée par la Cité de l'énergie

L'Espace Shawinigan accueille les expositions
du Musée des beaux-arts du Canada.

LA CITÉ DE L'ÉNERGIE
SHAWINIGAN

Musée des beaux-arts National Gallery
du Canada of Canada

Canada

Cinéma

eXCentris
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206
15h 17h10 19h15 21h15
SAUF SAMEDI / 14h 17h10 19h15 21h15

Dans la lune...

IN THE SHADOW OF THE MOON

Réalisation: David Sington. Image: Clive North. Montage: David Fairhead. Musique: Philip Sheppard. Royaume-Uni, 2007, 100 min.

ANDRÉ LAVOIE

Les premières missions *Apollo* semblaient avoir à leur bord la Terre entière: l'humanité triomphante, agglutinée autour des téléviseurs noir et blanc, vivait au rythme des exploits des astronautes américains, dans l'espace et surtout sur la Lune. Mises à part quelques catastrophes spectaculaires, les navettes spatiales d'aujourd'hui n'ont plus la même force d'attraction, décollant souvent dans l'indifférence générale — à moins d'être clouées au sol pendant des jours...

C'est sans doute pour retrouver la ferveur d'antan, et prendre la juste mesure du chemin (intersidéral) accompli, que le documentariste anglais David Sington effectue un glorieux *flash-back* dans *In the Shadow of the Moon*. Dix astronautes, ceux de la période 1968-1972, riche en émotions et en patriotisme à l'heure de la guerre froide, témoignent de leurs expériences parfois héroïques dans l'une des neufs fusées pointées en direction de la Lune. C'est avec simplicité qu'ils évoquent les exigences de leur entraînement (avoir «*the right stuff*» n'était pas donné à tous...), ses périls et l'aspect envahissant de fouler le sol d'une autre planète ou de contempler une petite boule bleue, blanche et brune perdue dans l'immensité de l'univers.

Leurs propos, souvent simples et directs, teintés de machisme ou de spiritualité nouvel âge, sont toujours accompagnés d'une exceptionnelle collection d'images d'archives puisées dans les voutes de la NASA. Celles-ci, offertes au grand public pour la toute première fois, possèdent un caractère proprement spec-

taculaire, rehaussé d'ailleurs par une superbe partition musicale aux accents épiques de Philip Sheppard. Aux quelques pas historiques de Neil Armstrong, le tout premier à poser le pied sur le sol de la Lune le 21 juillet 1969 (et qui brille ici par son absence), s'ajoutent de nombreuses prises de vue éblouissantes sur le décollage des fusées, le déstage de leurs composantes ou quelques visions panoramiques à couper le souffle.

D'autres images, moins étincelantes, sont particulièrement révélatrices du climat d'une époque, preuves que cette conquête de l'espace avait souvent les allures d'une course contre la montre pour entraîner les velléités spatiales du géant soviétique, la première motivation aux dires de bien des astronautes. On y voit d'ailleurs quelques essais ratés aux conséquences funestes tandis que l'angoisse de l'échec était si palpable avant le lancement d'*Apollo 11* que le président Richard Nixon avait préenregistré un message au ton mortuaire en cas de malheur — répétition générale et prémonitrice de son discours de démission de 1974?

L'absence d'Armstrong, homme peu loquace et d'un calme olympien selon ses camarades, est toutefois comblée par d'autres astronautes plus bavards comme Buzz Aldrin, le deuxième homme lunaire, ou Mike Collins, qui ne pouvait que contempler de la capsule les prouesses de ses deux collègues. Plusieurs d'entre eux n'arrivent toujours pas à croire qu'ils font partie de ce club très sélect — Jim Lovell, le commandant de la mission *Apollo 13*, celle qui a bien failli virer au cauchemar, se réjouit surtout d'être toujours vivant —, une expérience dont ils ne finissent plus de mesurer les conséquences et les bénéfices. Et lorsqu'ils sont dans la lune, personne ne peut les blâmer...

Collaborateur du Devoir



SOURCE FILMS SEVILLE

Le documentaire de David Sington effectue un glorieux *flash-back* dans l'aventure des premières missions sur la lune.

Voix poétiques

Le collectif Un cri au bonheur, qui gagnera nos salles vendredi, célèbre le mariage de la poésie et du cinéma

ODILE TREMBLAY

Un œuvre chorale insolite et inusitée atterrira bientôt sur nos écrans. Elle scelle la précieuse rencontre québécoise de la poésie et du cinéma, arts qui ne s'étaient pas croisés souvent depuis les films de Jean-Claude Labrecque sur *Les Nuits de la poésie*.

Un cri au bonheur a été réalisé par 11 cinéastes à partir de 21 poèmes, sur un thème unique: le bonheur. La poésie s'est si souvent gavée de malheur au cours de sa route, trouvant aux chants désespérés une beauté sans égale, que son mariage avec le bonheur ne pouvait qu'apporter des résultats étonnants. Et puis le bonheur semblait aux producteurs une notion fuyante et ouverte, donc particulièrement inspirante.

L'idée initiale est celle du producteur Michel Sarao. Suivit l'engagement de la maison de production Virages. Ensuite, un appel fut lancé à des poètes du Québec et du Canada francophone. Une cinquantaine d'entre eux répondirent en envoyant des œuvres. Onze cinéastes de générations diverses, tant féminins que masculins, reçurent par la suite carte blanche pour mettre en images 21 de ces textes, pondus en toute liberté, filmés dans le même esprit.

Le résultat est étonnant, avec une diversité de tons dans les poèmes comme dans les images, d'inévitables écarts de qualité, mais un même élan vers le dépassement.

Philippe Baylaucq fut chargé de coordonner les segments, en plus d'en réaliser un lui-même. Le cinéaste adore marier des formes d'art diverses au cinéma. Avec *Les Couleurs du sang*, il touchait la peinture; avec *Hugo et le dragon*, l'art des marionnettistes; avec *Lodola*, la danse.

Restait la poésie. Rejoint à Paris, il expliquait cette semaine à quel point l'exercice lui a permis de découvrir des poètes, dont il ignorait l'œuvre, si mal diffusée chez nous: «*Des êtres extraordinaires, qui laissent les cinéastes entièrement libres d'annexer les images qu'ils voulaient.*» Il s'est étonné de retrouver entre tous ces textes beaucoup de recoupements, mais peu de



SOUR K-FILM

Philippe Baylaucq a pensé à forger un lien entre chacun des segments d'*Un cri au bonheur*: avec la neige, retournant sur chaque lieu de tournage en pleine tempête, annexant flocons, glace et verglas.

chevauchements. «*Les sensibilités de chacun étaient si diverses que le bonheur pouvait aller du côté du malheur sans problème, puisqu'il se définit en fait par ses contrastes. Mais plusieurs ont choisi l'eau comme véhicule symbole.*»

Poètes et cinéastes

De Marie-Claire Blais à André Roy, de Claude Beausoleil à Pierre Nepveu, de Pierre Morency à Rita Mestokosho, en passant par Hélène Dorion, sans compter les autres, les voix poétiques se succèdent.

Plusieurs cinéastes ont mis jusqu'à trois poèmes en images. Michel Brault, André Forcier, Manon Barbeau, Kim Nguyen, Denis Villeneuve, Paule Baillargeon, Philippe Baylaucq, Geneviève Allard comptent parmi les cinéastes participants. «*Chacun de nous est resté en contact par la suite avec ses poètes.*»

Tous étaient armés de caméras numériques légères. Certains réalisateurs ont fait appel à des comédiens — Isabelle Blais, Sylvie Drapeau, François Papineau ou d'autres — pour rendre l'atmosphère du poème. D'autres ont privilégié l'image seule. La nature se révèle omniprésente, le désespoir, jamais très loin.

À l'heure de lier toutes ces cartes blanches poétiques, Philippe Baylaucq manifestait la crainte d'affronter trop de densité. «*Mais les images allégeaient le poids des textes, en apportant une musicalité.*» Ces images, il les qualifie de nourrissantes, de thérapeutiques, d'hétéroclites et d'éclatées.

La neige

Philippe Baylaucq a pensé à forger un lien entre chacun des segments: avec la neige (comme dans le film *Cœurs* d'Alain Resnais, qu'il n'a pas vu), retournant sur chaque

lieu de tournage en pleine tempête, annexant flocons, glace et verglas. «*Les poèmes sont posés sur un lit de neige. Par ailleurs, j'ai créé une carte de couleur différente pour chaque film.*»

L'ordre des films s'est imposé en fonction des tons, tristes ou joyeux, du rythme, de la trame diurne ou nocturne, sombre ou lumineuse. «*Mes liaisons, je les ai tournées jusqu'à la fin. Ce fut un vrai casse-tête de conserver au film sa fluidité.*»

Philippe Baylaucq rêve qu'un bouche à oreille portera *Un cri au bonheur* vers un large public, et que les jeunes auront envie d'aller voir le film. «*Parce que la poésie parle de l'âme et du silence au milieu de notre monde de l'étrénel. Pour moi, la poésie est une boussole et je souhaite aux jeunes de naviguer loin avec cette boussole-là.*»

Le Devoir

LELOUCH EST DE RETOUR!
... ABSOLUMENT MERVEILLEUX...
... UN EXCELLENT FILM...
ROMAN DE GARE
À L'AFFICHE!

CINÉMA
SEMAINE DU 22 AU 28 SEPTEMBRE 2007
Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages **4 à 6**
La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages **7 à 13**
dans L'AGENDA culturel

DERRIÈRE LA FAÇADE... OLIVIER BARROT À LA CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE
OLIVIER BARROT QUI RÉALISE L'ÉMISSION UN LIVRE UN JOUR SUR TV5 PRÉSENTERA LE 25 SEPTEMBRE: LA GRANDE ILLUSION, JEAN RENOIR, 1937
LA PROJECTION DU FILM SERA PRÉCÉDÉE D'UNE PRÉSENTATION D'OLIVIER BARROT ET SERA SUIVIE D'UNE DISCUSSION AVEC LE PUBLIC.
DÉBUT DE LA PRÉSENTATION: 18 h 30
ENTRÉE LIBRE
CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE
335, boul. de Maisonneuve Est, Montréal, Métro Berri-UQAM
T. 514.842.9763

ARCHAMBAULT PALMARÈS DVD
Résultats des ventes: Du 11 au 17 septembre 2007
1 GREY'S ANATOMY Season 3
2 CHARMED Season 8
3 PRISON BREAK Season 2
4 CAMÉRA CAFÉ Saison 4
5 GUY NANTEL/LES VRAIES AFFAIRES
6 HEROES Season 1
7 SUPERNATURAL Season 2
8 OVER THE EDGE
9 THE LORD OF THE RINGS TRILOGY
10 TOUPIE ET BINOU L'Halloween de Toupie
11 PIGLOO
12 BONES Season 2
13 BRUCE LEE Ultimate Collection
14 UNE VRAIE FILLE... C'EST MOI ÇA?
15 BOB GRATTON, MA VIE, MY LIFE / Saison 1
16 DIRTY DANCING
17 INDOCHINE Hanoi
18 GERMINAL
19 PASSE-PARTOUT Coffret 2
20 300

GAGNANT LION D'OR - MEILLEUR FILM FESTIVAL DU FILM DE VENISE 2006
Un film d'une grande force poétique (...), contemplatif, impressionniste, d'une indolence langoureuse et qui regorge d'images saisissantes.
« Une sublime et mélancolique méditation sur le temps. **MAGISTRAL.** »
« **★★★★★** Un voyage hypnotique. »
STILL LIFE
UN FILM DE JIA ZHANG KE
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE
« Divertissement garanti! » Le Monde
« Romantique et drôle! » Paris Match
VINCENT LINDON SANDRINE BONNAIRE
JE CROIS QUE JE L'AIME
FRANÇOIS BERLEAND LIANE POLY KAD MERAD
À L'AFFICHE

